

« LA QUESTION JUIVE, UNE INTERPRÉTATION MARXISTE »

par **DOMINIQUE VIDAL**

Abram Léon (Wajnsztock) a été assassiné à Auschwitz en 1944 : il avait 26 ans. Passé par l'Hachomer Hatzair, ce très jeune dirigeant de la Section belge de la Quatrième internationale (trotskiste) avait eu le temps d'écrire, deux ans plus tôt, *La question juive, une interprétation marxiste*. Les éditions Pathfinder ont pris l'excellente initiative de rééditer ce livre original, épuisé depuis longtemps, qu'elles ont complété par un solide appareil critique [1].

L'histoire des Juifs fait l'objet d'une littérature abondante, d'époques, de sensibilités et d'approches très différentes. L'originalité de la démarche de cet ouvrage-là, c'est de proposer une analyse de classe de leur existence à travers le temps, de l'Antiquité à la crise du capitalisme au XX^e siècle, et ce en Europe aussi bien orientale qu'occidentale.

Car la thèse d'Abram Léon, c'est que le Juif fut notamment « un personnage aussi caractéristique de la société féodale que le seigneur ou le serf » : il y a « joué le rôle de capital ». Mais la transformation capitaliste « a détruit les bases séculaires de l'existence du judaïsme » et « condamné ce peuple-classe à la disparition ». Le problème qui s'est posé depuis concerne « l'adaptation du judaïsme à la société moderne ».

L'auteur ne nie pas le « fond imaginaire, poétique, constitué par la tradition séculaire qui rattache le Juif actuel

à ses lointains "ancêtres" de l'époque biblique. C'est, poursuit-il, sur cette base nationale que par la suite est venu se greffer le fond de classe ». Ainsi « les éléments nationaux et sociaux se sont mêlés au point de s'interpénétrer complètement ».

Et de prendre l'exemple du juif polonais d'avant-guerre, chez qui il est « difficile de déceler [...] la part héritée de ses ancêtres et la part empruntée à la fonction sociale qu'il exerce dans ce pays depuis des siècles ». On pense à *La Terre de la grande promesse*, ce film exceptionnel où Andrzej Wajda décrit les affrontements de classe et d'origine dans la ville textile de Lodz au XIX^e siècle. Et comment ne pas citer Isaac Deutscher, qui écrivait : « Le communiste qui ne voyait pas plus loin que le bout de son nez regardait souvent les Juifs comme les derniers survivants du capitalisme urbain, tandis que l'anticommuniste les considérait comme des membres influents de la hiérarchie dirigeante [2]. »

Abram Léon conclut son livre par un chapitre intitulé « Vers une solution de la question juive [3] ». Elle ne réside, pour l'auteur, ni dans l'assimilation ni dans le projet sioniste, mais dans le socialisme qui permettra aux Juifs de « vivre une vie nationale dans tous les pays où ils habitent ». Sans illusion : « Cela ne veut pas dire que le socialisme, par un coup de baguette magique,

fera disparaître toutes les difficultés qui entravent la solution de la question juive. » Léon précise même : « L'exemple de l'URSS montre que, même après la révolution prolétarienne, la structure spécifique du judaïsme, héritage de l'histoire, donnera lieu à un certain nombre de difficultés. » Et encore n'a-t-il pas connu la terrible répression stalinienne des années 1940 et 1950...

Si le temps passé depuis la rédaction de ce livre et notamment la Shoah en ont fait vieillir certaines pages, la pensée d'Abram Léon n'en éclaire pas moins l'une des racines méconnues de l'antisémitisme et de sa persistance. On lui reprochera sans doute – de manière un peu anachronique – de sous-estimer le rôle des superstructures politiques et idéologiques, dont on mesure mieux, depuis Althusser, l'autonomie relative. Reste une intuition fulgurante, qui oppose aux tenants d'une malédiction aussi irrationnelle qu'éternelle une analyse enracinée dans l'histoire des sociétés de classe. ■

* **Abram Léon, *La question juive, une interprétation marxiste***, Éd. Pathfinder Press, 21,94 €, 350 p.

[1] Avant-propos, introduction de David Prince, cartes, photos, biographie de l'auteur par Ernest Mandel, glossaire, bibliographie et index.

[2] *Staline*, Penguin Books, Londres, 1966, p. 589.

[3] Dont j'ai tiré les citations de cette recension.



LES ROSENBERG. RÉSISTANTS !

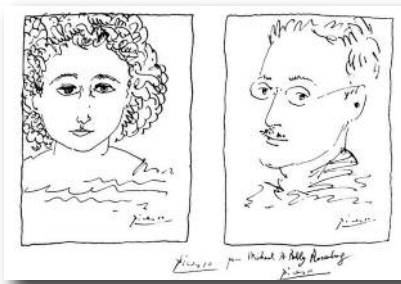
Les Éditions du Félin ont eu la bonne idée de republier cette année un livre paru initialement en 2003 : *Les Rosenberg : la chaise électrique pour*

délit d'opinion. L'auteur, **Gérard A. Jaeger**, est un historien et journaliste suisse, surtout connu pour ses écrits maritimes (*Il était une fois le Titanic : 37 secondes pour changer le cours de l'histoire*, L'Archipel, 2012) et une série d'essais qui le conduit à s'intéresser à la criminalité sous toutes ses formes (*Prises d'otages : de l'enlèvement des Sabines à Ingrid Betancourt*, L'Archipel, 2009).

Il y a eu soixante-dix ans, le 5 avril 1951, que les époux Ethel et Julius Rosenberg furent condamnés à mort pour des faits d'espionnage qu'ils n'avaient pas commis. Deux ans plus tard, le 19 juin 1953, ils étaient exécutés parce que juifs et communistes. On était en pleine guerre froide. Ils étaient accusés d'être des espions soviétiques, d'avoir fait passer à Moscou des documents concernant la fabrication de la bombe atomique. C'était l'époque du maccarthysme, du nom du sénateur Joseph McCarthy, un anticommuniste hystérique, lancé dans une chasse aux sorcières mortifère. « *L'ennemi du moment, comme chacun sait, était les communistes, considérés hystériquement comme des pions de la puissance devenue rivale des États-Unis, la Russie soviétique* ».

De nombreux ouvrages ont depuis traité de « l'affaire Rosenberg ». On y dispute la question de la culpabilité ou non des deux militants communistes. Gérard A. Jaeger, lui, porte un tout autre regard. Il s'intéresse à ce qu'il appelle l'acte de résistance d'Ethel et Julius, à travers leur attitude au procès préfabriqué qui leur a été intenté. Il rappelle les paroles de Julius, après le procès, pour expliquer sa force et celle de son épouse : « *Notre éducation, la valeur profonde de nos vies, fondées sur un amalgame réel de notre héritage américain et de*

notre héritage juif, qui pour nous signifie liberté, culture, dignité humaine, ont fait de nous ce que nous sommes ».



Le parti pris, ici, c'est deux personnes, deux êtres humains, une femme et un homme. Mais pour comprendre et éclairer l'enjeu de l'affaire, l'auteur se livre à une longue digression. Il explore et éclaire le contexte, comme on dit, c'est-à-dire l'histoire mondiale et américaine, du coup d'État de

Franco contre la République espagnole à la guerre de Corée et, en Amérique, la grande « épuration » dans l'industrie du cinéma, l'élimination des « rouges » ou présumés tels à Hollywood, ainsi que l'obligation de prêter des serments de « loyalisme » dans les écoles comme dans les syndicats ouvriers à travers le pays.

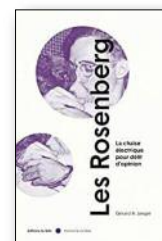
Jaeger montre que les Rosenberg n'étaient pas des victimes inconscientes. Ethel et Julius comprenaient parfaitement le lien entre la machination dont ils étaient victimes et la situation politique aux États-Unis et dans les relations d'après-guerre entre les anciens alliés. Pour Jaeger, c'étaient des Résistants et c'est pour cela qu'ils

ont été tués. « *Nous sommes les premières victimes du fascisme américain* », écrit Julius dans une de ses lettres. Oui, tués pour délit d'opinion !

« *Aujourd'hui, écrit l'historien, la controverse tourne autour des faits, alors qu'il s'agit maintenant de s'attacher à leurs conséquences. Parce que selon nous, l'image d'Ethel et Julius Rosenberg n'y résistera qu'à la condition de comprendre les raisons qui les ont conduits du militantisme à la mort, au-delà du contexte de la guerre froide dont ils ont été des martyrs. Alors seul comptera l'idéal qu'ils nous ont laissé, afin que leur geste de liberté ne soit jamais considéré comme un épiphénomène de l'Histoire, mais bien comme un acte de résistance majeur à la raison d'État quand elle bafoue les droits fondamentaux de l'individu* ».

Et Jaeger de conclure : « *Que l'on réhabilite ou non les Rosenberg ne leur donnera pas raison devant l'Histoire si par ailleurs, à force de ne voir en eux que des victimes, on oublie ce qu'ils étaient, ce qu'ils ont donné pour que survivent leurs idéaux* ». ■ **BF**

Gérard A. Jaeger, *Les Rosenberg : la chaise électrique pour délit d'opinion*, Éd. du Félin, 2021, 319 p., 21€.



LA PNM SIGNALE

• **La France, une puissance contrariée, L'état du monde 2022** sous la direction de **Bertrand Badie** – professeur des universités à l'IEP de Paris – et de notre collaborateur **Dominique Vidal** (Éd. La Découverte, 272 p., 20 €).

• **Louis Poulhès, L'État contre les communistes: 1938-1944**. Où l'on découvre la continuité de la répression, de la III^e République finissante à Vichy. Surprenant tableau descriptif des appareils répressifs, des innovations juridiques, des parcours personnels impliqués dans la lutte de l'État, tant républicain que vichyste, contre les communistes (Éd. Atlande, 2021, 821 p., 19 €).

LA PNM A REÇU

• Notre ami **Vladimir Issacovitch** publie un recueil de nouvelles *Trois chefs d'escalaire (en bateau)* où trois exemplaires du prodigieux *Trois hommes dans un bateau* (sans parler du chien) de Jerome K. Jerome viennent perturber de paisibles retraités. Au programme, la Guerre d'Espagne, l'Europe communiste, la rencontre d'un ancien nazi avec son passé et son présent, des manutentionnaires « au noir »... sans oublier le Diable qui fait se rencontrer les fantômes de Franco et de Staline... (Éd. Les Impliqués, 2021, 161p., 13€).